

TEMOIGNAGES, D'HIER A AUJOUR'DUI

LE CONGO DE MAMAN

Par Maryse Grari

Dans le salon de mon enfance, sur l'immense étagère de merisier qui couvrait le grand mur, on pouvait admirer un objet qui me semblait étrange alors: une petite défense d'éléphant. Plus loin, un buste très lourd en bois noir représentait un homme au visage anguleux et au nez large. Une petite statuette en ivoire montrait une jeune fille aux seins nus et aux cheveux tressés. Ces objets fascinaient la petite fille que j'étais, plus encore que les plateaux de cuivre de Tunisie, les assiettes de Bretagne ou les petits anges en sucre qu'ils semblaient côtoyer sans les voir. Ma mère me dit un jour qu'ils venaient du Congo, en Afrique, et pointa sur ma mappemonde un territoire que, contrairement à la Belgique, je pouvais voir clairement à cette petite échelle. C'était donc grand, le Congo, et loin, et ma maman à moi y était allée.

Elle sortit des photos d'une belle maison, d'un fleuve dont on ne voyait pas l'autre rive, d'une grosse voiture, d'un jardin rempli de fleurs magnifiques et de palmiers. Sur les photos, Maman portait des shorts ou des jupes courtes. Il fait très chaud là-bas, disait-elle. On la voyait sur une terrasse buvant un verre avec des gens que je ne connaissais pas.

De retour dans ma petite chambre, je me plongeais avec un regard neuf dans un de mes livres de contes. A côté des Fables de la Fontaine remplis d'animaux de nos forêts, de mes Contes Arabes peuplés de djinns et de tapis volants, j'avais un recueil aux images chaudes parlant de singes, de léopards, de sorcières et de fétiches, où les femmes portaient leurs bébés sur leurs dos, et frappaient d'un grand bâton un seau en bois. Mes Contes Africains étaient devenus plus vivants car ma maman était allée là-bas.

Quelques années plus tard, j'ai eu l'idée de demander ce qu'une petite couturière des Flandres était allée y faire. Assis devant ces objets lisses et lourds qu'elle avait ramenés de son voyage, Maman me raconta « son » Congo.

Seule fille et dernière enfant d'une famille de six, elle avait tout naturellement la charge de sa mère. Ses grands frères s'étaient mariés, étaient partis et trouvaient normal que leur plus jeune sœur reste dans la maison familiale. Personne ne l'imaginait mariée et Maman se disait qu'en travaillant douze heures par jour et même la nuit lorsqu'il fallait préparer les tenues d'un mariage ou d'un enterrement, elle ne rencontrerait jamais d'homme. Elle parla de son inquiétude au prêtre de la paroisse et il lui apprit qu'un monsieur de notre ville cherchait une épouse, qu'elle aurait une belle vie parce que c'était un bon chrétien, travailleur et droit. Il n'y avait pas beaucoup de femmes là où il vivait, pas de femmes blanches en tout cas. Il était propriétaire d'un garage avec station d'essence, et colon au Congo.

Tout fut arrangé en quelques mois. Maman épousa ce parfait inconnu par procuration et prépara ses malles. Que savait-elle alors de ce pays lointain ? Peu de choses en vérité. Chaque paroisse de chez nous avait alors « ses pauvres » et à la fin de la messe du dimanche le prêtre lisait parfois la lettre d'un missionnaire racontant la misère des villages, les enfants courant pieds nus, les écoles où tout manquait, les dispensaires. Pour des fidèles à peine sortis de la deuxième guerre mondiale qui bénéficiaient à nouveau d'un peu de confort et de sécurité, l'image de ces pauvres gens qui n'avaient rien était insoutenable. A la quête, les pièces de monnaie cliquetaient dans la corbeille, ici pour un toit, là pour des chaussures, des crayons,

des livres, des bandages ou des médicaments. Au cinéma en première partie, le journal du front avait été remplacé après la guerre par des images du Congo, financées par de grandes entreprises. On y voyait des enfants souriants debout en rangs dans la cour de leur école, des femmes qui dansaient et chantaient devant un hôpital, la construction de routes où il n'y avait que chemins de terre, des usines et des magasins. Dans les rues de Belgique des affiches vantaient le cacao ou le chocolat avec le visage souriant d'un petit personnage à la peau noire.

Maman était de ces gens simples qui pensaient que tous les hommes avaient le droit d'être habillés, à un lieu où vivre, de manger, d'apprendre à lire et écrire, d'être soignés quand ils étaient malades. Et nos « amis Congolais » n'avaient pas eu la chance d'avoir tout ça. C'était donc bien que les Belges les aident.

Avant son départ elle reçut une bible et un livre supposé la préparer: « Congo Belge, Notre Colonie ». Il contenait des cartes, des dessins de plantes exotiques, des photos effrayantes d'hommes noirs portant des scarifications. On y parlait des moustiques qui rendent malades, du fait qu'en buvant du whisky tous les soirs, on n'attrapait pas ce paludisme qui faisait délirer. Sorte de guide touristique avant l'heure, il était à la fois fascinant et terrifiant.

Comme elle me le raconta plus tard, son arrivée à Coquilathville (actuel Mbandaka), la rencontre avec son mari, la bénédiction nuptiale devant le missionnaire local et même sa nuit de noces se firent sans cérémonie. Peu à peu elle découvrit son nouveau foyer géré d'une main de fer par sa belle-mère, Madame Odette. Durant la journée, les « boys » s'activaient sous une chaleur torride. L'un dans les jardins, l'autre dans la cuisine ou la maison. Pour Maman, Madame Odette avait choisi une « négresse », comme on disait alors. La femme qui semblait si jeune avait déjà deux enfants et attendait le troisième. Elle s'appelait Thérèse et était très fière de partager, avec sa nouvelle maîtresse, le même prénom. Chaque jour elle s'attelait à ses tâches et nettoyait intégralement la chambre de Maman, un domaine strictement féminin où cette dernière dormait seule. C'est sa belle-mère qui l'informait des soirs où elle était attendue dans le lit conjugal. On était loin des romans à l'eau de rose que ma mère lisait parfois. Le sanctuaire de monsieur était masculin et fonctionnel. Les quelques pièces de toilette (brosse, peignoir, miroir, poudrier) que Maman s'était procurées à grands frais pour son trousseau décoraient sa chambre à elle. Thérèse seule avait admiré ces étoffes et ces objets. Elle en prenait grand soin, lessivait le linge, frottait le plancher de la terrasse adjacente, tentait aussi de répondre aux moindres désirs de sa jeune maîtresse qui trouvait le temps long.

Maman tentait de vaincre l'ennui. Madame Odette lui avait signifié clairement qu'elle n'était autorisée à faire que les tâches que les boys et négresses ne pouvaient ou ne savaient pas exécuter. Ma mère n'était pas habituée à ne rien faire. A ses six ans, un prêtre l'avait séparée de sa famille qui – en ce début de guerre – ne pouvait plus nourrir tous ses enfants. Elle était devenue valet de ferme. Le travail était dur, les charges lourdes et les journées longues, mais elle avait mangé à sa faim. A quinze ans, elle avait été engagée comme apprentie chez une couturière et ne rentrait que pour ses repas, aider à la maison et dormir.

Alors, rester dans cette grande maison toute une journée lui paraissait très long. Pas question de refaire tous les rideaux, Madame Odette ne le permettait pas. Il ne restait plus qu'à broder, à lire un peu, à écrire parfois et à saisir chaque occasion de se rendre à la mission ou chez des compatriotes pour porter un paquet ou boire un café. Son mari l'autorisait alors à prendre la Cadillac. Elle avait appris à conduire dans les allées de la propriété. Comme les stars des films américains de l'époque, avant de partir, elle nouait un foulard autour du cou et de sa tête, mais c'était plus pour se protéger du soleil que du vent : elle m'avoua n'avoir jamais

dépassé les 20 km/h. On l'avait prévenue que la pire des choses qui pouvait arriver, c'est qu'elle écrase un Noir. Comme on le lui disait, ça n'aurait pas été de sa faute puisqu'ils ne regardaient que leurs pieds, mais des histoires circulaient sur des accidents. Un Blanc s'était fait lyncher par la foule en colère après avoir roulé sur un enfant. La Force publique avait dû intervenir. Plusieurs indigènes avaient été tués et des mesures de sécurité avaient, pendant des semaines, interdit aux colons de se rendre visite en soirée. « Quand on a peu de distractions, un couvre-feu est à éviter. » Maman avait retenu la partie de l'histoire disant que les Noirs ne faisaient pas attention aux voitures. Le klaxon et une vitesse limitée devinrent ses meilleurs alliés.

Un jour que Thérèse peinait à frotter la terrasse à genoux, son ventre proéminent touchant presque le sol, Maman lui dit de laisser cela et le fit rapidement à sa place. Thérèse avait protesté, pleurant presque de peur d'être renvoyée si elle était jugée inutile. Le soir, Maman fut convoquée au salon devant son mari et sa belle-mère. Elle avait commis une faute grave, lui dit-on. Le Congo Belge était une réussite parce que chacun avait sa place et y restait. Si les Blancs oubliaient cela, les Noirs penseraient à se révolter et massacraient les colons. Et puis d'ailleurs, ils avaient été habitués, dans leurs tribus, à servir le chef, à travailler dur. S'ils étaient nourris, éduqués, soignés et protégés, ils étaient même reconnaissants. Changer cet ordre des choses ne rendait service à personne. Maman était sceptique et le fit savoir. Certes, sa mère à elle avait été « bonne » chez un notaire durant ses jeunes années. Après une très longue journée de labeur, elle étudiait à la bougie le vieux dictionnaire de français offert par la maîtresse de maison. Ma grand-mère racontait que ce séjour lui avait appris les bonnes manières, l'usage des couverts à table, le service du vin et l'art de bien faire les lits. Maman, même si elle avait une servante à elle pour la première fois de sa vie, admettait que c'était bien de donner du travail aux Noirs. Mais de là à les traiter comme des êtres inférieurs, non, ce n'était pas chrétien et il n'y avait rien que Notre Seigneur désapprouverait dans le fait d'aider ponctuellement une femme enceinte, surtout quand on n'a rien d'autre à faire qu'à la regarder travailler.

Madame Odette se mit en colère et ordonna à son fils d'intervenir, lui disant qu'il fallait châtier sa jeune épouse trop naïve. Il se leva lentement, regarda sa mère implorante d'un air triste et quitta la pièce, une bouteille de whisky à la main. Sa mère saisit un long bâton fin et fouetta Maman en lui hurlant les ordres qu'elle avait apparemment du mal à intégrer, « pour son bien et notre bien à tous ».

Thérèse ne fut pas renvoyée. Le lendemain, elle fit venir des plantes et couvrit les blessures de sa mère d'onguents, la suppliant de ne plus contrevenir à l'ordre établi. Pour la consoler, la servante lui dit aussi qu'elle avait repéré un endroit d'où sa jeune maîtresse pourrait assister aux fêtes et aux chants qui l'intriguaient tant le soir. Elle l'emmena dans la nuit vers les huttes voisines, et Maman put découvrir, cachée dans les buissons, un autre Congo. Les serviteurs, jardiniers et bonnes ne portaient plus seulement leurs vêtements de travail mais des pagnes et des tissages de feuilles. Ils se laissaient vibrer au son d'instruments inconnus, dansant autour du feu, buvant dans des bouteilles ou des vasques brunes, chantant des paroles incompréhensibles pour les Blancs. C'était donc ça les sauvages dont parlaient son livre et les autres colons. Ma mère retint leurs sourires, les bébés endormis malgré le vacarme, les conversations joyeuses et la complicité partagée. Cela lui rappela les fêtes de fin de moisson à la ferme de son enfance. Plus tard, Thérèse la raccompagna à sa chambre et les deux femmes ne parlèrent plus jamais de cette nuit-là mais ensuite, quand Maman avait une question, la jeune servante y répondait dans un murmure avant de s'enfuir poursuivre ses tâches.

Un matin, Thérèse pénétra dans la chambre d'un air conspirateur. « Maîtresse, nous allons faire ta malle, dit-elle, on dit que les Blancs vont devoir partir, les femmes d'abord, que ça va être dangereux ». Elle rassembla quelques vêtements de Maman, la brosse et le miroir, les photos et le livre sur le Congo, ainsi que quelques objets d'art. Elle ajouta la petite défense d'éléphant et une petite pochette tissée de feuilles « pour te protéger, Maîtresse ». Les deux femmes poussèrent le grand coffre dans un coin et le couvrirent d'une nappe. Thérèse était satisfaite car elle ne voulait pas que Maman parte sans rien ou qu'elle se mette en danger pour reprendre ses affaires. Le coffre ne resta pas caché bien longtemps. Quelques jours plus tard, le mari entra dans la maison. Il était rouge et dépenaillé. Il annonça qu'un camion des Forces publiques allait venir prendre les femmes et les emmener au bateau: des Noirs avaient attaqué certaines propriétés et ce n'était plus sûr de rester. D'autres camions passeraient plus tard mais il préférait que son épouse ne tarde pas. Thérèse et un boy chargèrent la malle dans la voiture. La jeune femme pleurait, répétant : « Que va-t-on devenir ? ». Maman n'eut pas le temps de saluer sa belle-mère. Son mari ne l'embrassa pas. Elle jeta un dernier regard vers la maison où elle avait vécu quelques mois. Dans le bateau où on les fit monter, elle était la seule à avoir un bagage. Elle en remercia mentalement la jeune Thérèse. Le trajet sur le fleuve fut long. A ses côtés se tenaient des hommes armés. Les pleurs et les plaintes des femmes firent progressivement place au silence.

Maman rentra en Belgique avec une malle et cent francs. Elle trouva une lettre de son mari lui souhaitant le meilleur. Il disait ne pas vouloir quitter le Congo et ne pas croire que c'était une vie pour elle. Elle alla voir le prêtre de la paroisse, lui raconta sa vie de couple, lui expliqua que son mari avait décidé de ne rien lui laisser pour vivre, et demanda le divorce. Lorsqu'une dizaine d'années plus tard, avant ma naissance, Maman loua un appartement à elle et le meubla, elle mit sur les étagères ses quelques souvenirs du Congo. La pochette de Thérèse dort toujours dans la boîte à bijoux dont j'ai héritée. Maman garda aussi quelques photos et beaucoup de souvenirs.

J'avais huit ans quand elle m'annonça avoir retrouvé un vieil ami. Ils se fréquentèrent quelques temps puis il emménagea à la maison quelques mois par an. C'était un homme très riche, un ancien comptable du Congo. L'Etat belge l'avait généreusement dédommagé de ce qu'il avait perdu à l'Indépendance mais il était fier de dire qu'il avait su être prévoyant et ramener, dans ses bagages, or et diamants. Il aimait nous voir rire et danser mais, après son arrivée, ma mère et moi ne devions plus nous trémousser sur la musique d' « Indépendance Chacha ». Il s'était mis en colère contre Maman, ne comprenant pas qu'elle ait acheté ce disque. Il le passa pourtant un soir.

Des amis à lui étaient invités à la maison. On nous avait dit de ne prévoir qu'un saladier rempli de glace pilée et des flûtes à champagne. Ils se nourrirent de caviar et terminèrent au whisky. Ces hommes bedonnants, à l'air suffisant, étaient des anciens du Congo. Au début, je m'étais réjouie : j'allais apprendre d'autres merveilleuses histoires. L'alcool faisant, ils échangèrent anecdotes et souvenirs. L'un d'entre eux raconta alors en s'esclaffant comment il avait demandé à son nègre de servir le cochon de lait rôti, « avec style ». Pour illustrer son propos, il avait mentionné l'idée de mettre du persil dans sa bouche. Le soir de la réception, le boy était apparu dans la salle à manger, portant un grand plateau d'argent et la bouche ouverte, pleine de persil. Les hommes riaient, « ils étaient tellement bêtes, ces Congolais ». Maman restait silencieuse. Parfois elle me jetait un regard triste. Je m'enfuis sur la terrasse en pleurant. Quand elle me rejoignit, je lui demandais comment elle pouvait accepter que ces hommes soient dans notre salon, alors qu'ils étaient si visiblement racistes et que moi j'étais à moitié arabe. Elle me serra dans ses bras et me dit qu'à dix ans, il était temps que je comprenne que c'était ça aussi le Congo Belge : des gens racistes, irrespectueux et parfois

violents, des insultes et des quolibets. Il ne fallait pas que j'oublie que parmi les Blancs comme parmi les Noirs (ou les Arabes), on trouvait des gens bien et des gens cruels. Ça n'avait rien à voir avec la race ou la couleur.

L'ami de Maman vint de moins en moins à la maison.

A la fin de mes études secondaires, mon professeur d'histoire décida d'aborder en profondeur le chapitre de la colonisation belge au Congo. Il était métis, portait en lui son Congo mais tenta d'ouvrir nos jeunes esprits à des réalités bien complexes : les tribus, les religions animistes, l'Art Africain... Il nous amena aussi des documents d'époque. Nous avons analysé d'un regard critique les affiches publicitaires des petits « nègres » souriants. Nous apprîmes aussi qu'à l'exposition universelle de 1900 à Bruxelles, quelques « spécimens » du Congo (disait la légende de la photo) avaient été importés pour reconstituer un village typique. Des photographies les montraient à moitié nus devant des cases de branches, reproduisant leur quotidien, sous le regard étonné de Blancs vêtus de longs manteaux, avec chapeaux et gants. Tous ces Congolais sont morts de la grippe.

Le professeur nous expliqua aussi la ségrégation, rappelant le contexte d'une époque où même les Américains tardaient à donner à leur propre population les mêmes droits. On vit aussi des photos des réalisations de la colonisation : des routes, des bâtiments, des écoles. Et puis ce chemin de fer durant la construction duquel tant d'hommes noirs avaient perdu la vie. On put ensuite constater ce qu'il en restait, 30 ans après l'indépendance, faute d'entretien par ces Zaïrois devenus libres, propriétaires de leur destin et de leur pays.

Nous avons abordé le régime du Président Mobutu, les violations des droits de l'homme, les exécutions publiques. Ça me paraissait insensé qu'un chef détenteur d'un tel pouvoir n'offre pas davantage à son peuple dans un pays aussi riche. Maman se rappela s'être agenouillée pour prier la Vierge aux côtés d'un jeune homme, alors sergent, qui fut nommé maréchal en quelques années. Le Papa des Zaïrois, devenu chef d'une tribu immense, laissait son peuple dans la misère alors que le passé qu'il exérait l'avait éduqué et porté. Maman me dit alors que si beaucoup de Congolais de l'époque nous en voulaient, peu auraient réclamé leur indépendance si le prix à payer avait été de voir disparaître « d'un coup de baguette magique » toutes les écoles, les routes, l'administration, les usines ou les hôpitaux. Pourtant, 30 ans après, c'est eux-mêmes qui laissaient se dégrader lentement un système et des infrastructures pour lesquels ils avaient tant souffert.

A la fin de mes études universitaires, j'invitai à la maison un ami Zaïrois rencontré en faculté. Il admira les statuettes et la défense d'éléphant, parcourut le livre de Maman et nous parla de son pays et de sa vision. Il avait un rêve, disait-il: que les hommes et les femmes de chez lui se parlent et trouvent en eux-mêmes la confiance et la force de choisir leur destin, de changer les choses, pour eux, au-delà de leurs différences. Pour m'endormir ce soir-là, je relus mon recueil de Contes Africains, la tête pleine de ce qu'avait été pour moi ce territoire lointain, pleine de ce qu'il avait été pour ma mère et pleine aussi de ce qu'il était et serait pour Jérôme, mon ami Zaïrois.

Cinquante ans après l'Indépendance, cinquante ans après ma mère, j'écris ces lignes sur une terrasse. Je suis à Goma, en République Démocratique du Congo. Enfin.